

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

TROISIÈME PARTIE

XI

COMMENT LE CAPITAINE VATAN, MENACÉ D'ÊTRE PENDU,
PENDIT CELUI QUI LE VOULAIT PENDRE.

— Eh ! non, et vous allez me comprendre : je suis un

posez. Si aventurier que l'on soit, on est, avant tout homme d'honneur. Je dois aux Réformés mes services jusqu'à minuit, jusqu'à minuit je les servirai.

— Où diable l'honnêteté va-t-elle se nicher ? J'en suis fâché pour vous, monsieur, mais la menace qui vous a été faite par notre compagnon va être immédiatement exécutée.



... d'un coup de poignard droit au cœur, il le jeta mort à ses pieds.

capitaine d'aventure, moi, sans préjugés comme sans parti pris. On me propose un enrôlement avantageux, je l'accepte. Entre nous soit dit, je me soucie aussi peu du roi que la réforme ; je ne vois, moi, en tout cela qu'une bonne paie, eh bien ! je suis engagé avec les Réformés, et justement mon enrôlement se termine aujourd'hui.

— Eh bien, alors ?

— Ah ! permettez. Cet enrôlement se termine à minuit précis.

— Qu'importent une heure ou deux de plus ?

— Oh ! oh ! monsieur, il importe plus que vous ne le sup-

— Ah ! bah ! vous tenez donc bien à me pendre ?

— Pas positivement ; mais nous tenons avant tout à nous assurer de votre silence.

— Ah ! et pour cela vous voulez...

— Vous pendre, oui, monsieur.

— Bon ! et vous supposez que je vais me laisser accrocher comme cela tout grouillant, comme un épouvantail pour les oiseaux, sans essayer de me débattre un peu ; eh bien ! puisqu'il en est ainsi, nous allons voir, mes gentilshommes. Diable ! je tiens à ma peau, moi, si mauvaise qu'elle vous semble.

— Allons, allons ! mon maître, pourquoi tant vous débattre et faire ainsi des simagrées ?

— Je vous trouve encore charmant, avec vos propositions ! Allons, en garde, messieurs ! Je vous avertis que j'ai quatre coups de feu à tirer, une pique et une rapière dont je sais me servir... Ah ! vous voulez relancer le sanglier jusque dans sa bauge ! Très-bien ! alors nous allons en découdre, et vive Dieu ! il vous en ouira !

Il dégaina, se plaça au bas de l'escalier, afin de ne pas être pris par derrière, et se mit en garde, un pistolet d'une main et son épée de l'autre.

En ce moment, une lumière immense inonda les abords du fleuve, et des chants religieux éclatèrent avec une force extrême.

— Oh ! oh ! qu'est cela ? fit le capitaine, une procession à cette heure ! Mon Dieu que je regrette donc de ne pouvoir y assister !

Au même instant, plusieurs hommes armés de torches se penchèrent sur le parapet du pont.

— Eh ! capitaine, cria l'un d'eux, qu'est-ce que vous faites donc là ? nous vous attendons.

— C'est toi, Clair-de-Lune, mon ami ; je ne demandais pas mieux que de te rejoindre, mais ces messieurs s'y opposent ; ils tiennent absolument à me pendre.

— Oh ! oh ! c'est comme cela ? reprit Clair-de-Lune ; ah ! bien nous allons rire. Couchez-moi tous ces manteaux en jeu, vous autres, au moindre mouvement, tuez-les comme des chiens, et nous, garçons, au capitaine !

Plusieurs cordes, sans doute préparées à l'avance, furent lancées par-dessus la parape, et une dizaine de yauriens, à la tête desquels se trouvait Clair-de-Lune, se laissèrent glisser comme des chats le long de ces cordes, et tombèrent tous pêle-mêle sur le terre-plein.

— Je crois que je ne serai pas encore pendu pour cette fois, s'écria le capitaine ; qu'en pensez-vous, mes gentilshommes ?

— Messieurs, messieurs ! s'écria un des gentilshommes en se plaçant devant ses amis, ne nous faisons pas une mauvaise querelle avec ces drôles :

— Drôles ! le mot est dur, grommela Clair-de-Lune. Chargeons-nous, capitaine ?

— Patience, cher ami, il ne faut pas en vouloir à ces messieurs, ils n'ont pas la moindre teinture de politesse.

— Messieurs, reprit un autre gentilhomme, nous n'avons pas un instant à perdre ; abandonnons cet homme ; d'ailleurs nous le retrouverons facilement dès que cela nous plaira.

— D'autant plus facilement, mes beaux oiseaux de nuit, que je vous chercherai moi aussi, reprit le capitaine, et que peut-être je vous retrouverai plus tôt que vous ne l'espérez. Allez, ajouta-t-il avec majesté, je vous accorde la vie ; hâtez-vous de jouer des jambes, il n'est pas trop tôt pour votre sûreté.

— Misérable ! s'écria un des gentilshommes en faisant un pas en avant.

— Ah ! pas de gros mots ! fit Clair-de-Lune, ou sinon je donne l'ordre de tirer sur vous comme sur des canards. Remerciez le capitaine, sans lui vous seriez déjà morts ; sans plus tarder, profitez de sa magnanimité.

Les inconnus n'étaient pas les plus forts ; ils comprirent et renoncèrent à soutenir plus longtemps une discussion qui pouvait mal tourner pour eux.

L'un après l'autre, ils sautèrent dans l'embarcation du capitaine, traversèrent en courant le bateau de blanchisseuses et s'éparpillèrent sur le talus.

Cependant l'un d'eux s'arrêta un instant, et, se tournant

vers l'aventurier, il le salua de la main en lui jetant d'un ton de menace :

— Au revoir, capitaine Vatan !

— Au revoir, monseigneur le chevalier de Guise, répondit le capitaine qui, en ce moment, franchissait le parapet.

— Merci, Clair-de-Lune, continua-t-il.

— Oh ! ça n'en vaut pas la peine, répondit le yaurien.

— Tu trouves ? Cependant je t'assure que je commençais à être assez embarrassé. Enfin n'en parlons plus. Attention ! voici le moment ; chacun à notre poste, et servons, s'il est possible, un plat de notre métier à messieurs les royaux.

Le capitaine se dirigea alors en frisant sa moustache vers le théâtre de Tabarin.

En même temps que lui, un autre homme arrivait et se faufila à travers les rangs pressés des badauds arrêtés devant l'estrade du signor Mondor.

Cet homme, le capitaine cligna de l'œil en le reconnaissant : c'était le comte Jacques de Saint-Hyrem. Le capitaine alla tranquillement se placer derrière lui.

Les chants religieux se rapprochaient de plus en plus ; les cris et les parades avaient cessé ; la procession débouchait sur le Pont-Neuf.

Autant qu'on en pouvait juger, cette procession devait se composer d'une quantité énorme de pénitents, sa tête pénétrait sur le pont, quo sa queue n'avait pas encore fini de sortir de l'église Saint-Germain, l'Auxerrois.

D'abord venait un détachement de pistollers à cheval, sonnait des fanfares, puis suivaient des pénitents, la tête recouverte de cagoules, marchant sur vingt-cinq de front et tenant chacun un cierge à la main.

L'effet produit par cette procession, qui traversait lentement la foule découverte et agenouillée respectueusement sur son passage, par cette nuit sombre, au-dessus de ce fleuve dont les eaux limoneuses réfléchissaient la lueur des cierges et dont les flots, en se brisant sur les rives, semblaient accompagner lugubrement les chants religieux, avait quelque chose de saisissant, d'étrange et même de fantastique.

La tête de la procession atteignait presque le cheval de bronze lorsque le comte de Saint-Hyrem mit brusquement son feutre sur sa tête, en criant d'un air de mépris :

— Au diable les Papaux ! et vive la Religion !

— Eh ! eh ! fit le capitaine d'un air narquois, quel est donc ce parpaillot ?

— A bas la messe et les mémories romaines ! reprit le comte.

— A bas la messe ! hurlèrent une vingtaine d'individus disséminés dans la foule et qui, dégainant leurs épées, essayèrent de se rapprocher du comte.

— Aux parpaillots ! aux parpaillots ! cria le capitaine d'une voix de tonnerre. Vivi la messe ! Vive le roi ! A nous les hérétiques !

Ce cri fut répété aussitôt par une foule d'individus qui emplissaient presque la place Dauphine.

Les bourgeois, les cocardeaux et les tire-laines se mêlèrent aussitôt à la querelle et commencèrent à crier à qui mieux mieux :

— Vive la messe ! à nous les hérétiques !

Ce cri, comme une traînée de poudre, s'étendit aussitôt d'un bout du Pont-Neuf à l'autre, et une mêlée terrible s'engagea sur toute la longueur du pont.

Nul ne saurait rendre compte de ce qui se passa alors ; ce fut un tumulte, un bronhaha, une mêlée effroyable et sans nom.

La procession arrêtée net, fut coupée, disloquée ; les soldats qui la protégeaient, houscuiés, démontés, et ne sachant plus à qui entendre ni à quel saint se vouer, se mirent en fuite dans toutes les directions, pêle-mêle avec les tronçons épars de la procession, poursuivis à outrance par le peuple qui les accompagnait avec des huées et leur jetait toutes les ordures qui lui tombaient sous la main.

Les catholiques, pour avoir voulu être trop fins, avaient complètement manqué leur coup ; le cri de ralliement qu'ils avaient adopté avait été le signal de leur perte.

La Saint-Barthélemy qu'ils méditaient s'étaient retournée contre eux ; les Réformés s'en donnaient à cœur joie, et tout en criant d'une voix railleuse : « Vive la messe ! » ils dagaient et pistoletaient les Catholiques, qu'ils jetaient dans la rivière où ils pleuvaient comme grêle.

Un homme, sans manteau, sans chapeau, l'épée à la main, avait réussi, tout en opposant une résistance furieuse à ceux qui le serraient de près, à gagner un des escaliers du terre-plein, qu'il descendit précipitamment.

Mais ceux qui le poursuivaient ne voulaient pas le laisser échapper ; ils se laissèrent glisser le long des cordes attachées au parapet, et arrivèrent en bas presque en même temps que lui.

— A l'eau le parpaillot ! à l'eau ! crièrent-ils en s'élançant, l'épée haute.

— Arrêtez ! cria le capitaine Vatan d'une voix stridente ; que nul ne touche à cet homme ! il m'appartient.

Et se tournant vers le fuyard qui se tenait haletant, appuyé sur son épée :

— Monsieur le comte de Saint-Hyrem, lui dit-il, il y a une demi-heure, à cette même place, vous avez voulu me pendre, et si vous n'avez pas réussi, ça n'a pas été de votre faute.

— Ça, c'est vrai, dit doucement Clair-de-Lune, j'en suis témoin.

— Eh bien ! maintenant, je vous le jure, reprit le capitaine, c'est moi qui vous pendrai, mais n'ayez peur, j'aurai d'abord l'honneur de vous passer mon épée à travers le corps.

— Il n'est pas difficile d'assassiner un homme, répondit dédaigneusement le comte, lorsqu'on est cinquante contre un.

— Vous vous trompez, monsieur de Saint-Hyrem, je vous accorderai ce que vous m'avez refusé, c'est-à-dire franc jeu. Je n'assassine pas, moi, je tue !... Vous entendez, vous autres, en arrière ! si monsieur le comte que vous voyez me blesse ou me tue, je veux qu'il soit libre.

Les assistants firent entendre un murmure de mécontentement.

— Je le veux ! reprit le capitaine.

— C'est bon ! on vous obéira, dit Clair-de-Lune d'un ton de mauvaise humeur. C'est égal, je vais toujours préparer la corde.

— Fais, mon garçon, ça ne peut pas nuire, reprit l'aventurier en ricanant. Monsieur le comte, je suis à vos ordres ?

— Quant vous voudrez ? répondit laconiquement le comte.

Les deux hommes tombèrent en garde et s'attaquèrent avec acharnement.

Tous deux possédaient aux armes une force supérieure ; seulement, l'aventurier était de sang-froid, le jeune homme, au contraire, se laissait aveugler par la rage.

Les Vauriens suivaient avec anxiété les péripéties de ce duel

sans merci qui devait fatalement se terminer par la mort de l'un des deux combattants et, peut-être de tous les deux.

Tout à coup le comte de Saint-Hyrem fit un pas en arrière, et, sortant un pistolet caché sous son pourpoint, il ajusta le capitaine et fit feu.

Par un hasard providentiel, le capitaine fit un léger mouvement ; la balle alla tuer raide un Vaurien qui se tenait derrière.

— Ah ! traître ! s'écria l'aventurier, tu vas mourir !

Et, rapide comme la pensée, par un bond de tigre, il lui passa son épée à travers le corps, en même temps qu'il le frappait de sa dague à la gorge.

Le comte roula sur le sol en poussant un cri horrible ; il voulut parler, mais un flot de sang lui monta à la bouche ; il eut une dernière convulsion et demeura immobile.

Il était mort.

— Pondez ce chien ! s'écria le capitaine.

— Par-dessous les aisselles alors ? dit Clair-de-Lune. Vous lui avez si bien taillé la gorge que la tête ne tient plus qu'à peine.

— Prends-le par où tu voudras, mais hâte-toi ?

L'ordre fut exécuté en moins d'une minute.

— En voilà un de moins ! dit le capitaine en saluant narquoisement le cadavre qui se balançait dans l'espace.

— Oui, dit Clair-de-Lune, je crois que sa succession est ouverte.

— Mauvais plaisant ! Allons, mes enfants puisque notre besogne est terminée ici, allons voir un peu s'il ne reste pas quelque chose à faire là-haut.

En effet, il restait quelque chose à faire : le combat continuait avec plus d'acharnement que jamais sur le Pont-Neuf ; les cadavres pleuvaient presque sans interruption dans la rivière.

Le capitaine, Clair-de-Lune et les Vauriens se rejetèrent joyeusement dans la mêlée.

Le digne aventurier se sentait plus joyeux qu'il n'avait été depuis longtemps ; la mort de M. de Saint-Hyrem remplissait son cœur d'une douce joie ; mais, comme il n'existe pas de parfait bonheur en ce monde, il regrettait, après avoir tué le frère, de ne avoir pu étrangler la sœur, ce que, du reste, il se promettait de faire à la première occasion. On sait que le digne capitaine ne manquait jamais à sa parole.

XII

DE QUELLE MANIÈRE EXCENTRIQUE CLAUDE AUBRYOT S'OFFRIT COMME PÂGE AU COMTE DU LUC

Par une belle matinée des premiers jours du mois de juin, entre huit et neuf heures du matin, deux cavaliers bien montés et surtout bien armés, et qui semblaient venir de Compiègne, arrivèrent à l'entrée d'un gros bourg, situé dans une position pittoresque sur le bord de la Verse.

Les cavaliers, après, avoir jeté autour d'eux un regard investigateur, comme pour s'assurer qu'ils ne se trompaient pas et que la direction qu'ils suivaient était bien celle qu'ils voulaient suivre, s'engagèrent au grand trot sur les cailloutis pointus qui formaient le pavé de la principale ou plutôt de l'unique rue du bourg.

À l'air affairé des habitants, à la fumée noire qui s'échappait des hautes cheminées de divers grands bâtiments devant lesquels ils passaient, les voyageurs reconnurent bientôt qu'ils étaient dans un centre industriel d'une certaine importance.

En effet, ils faisaient en ce moment leur entrée dans Guiscard ; déjà à cette époque cette ville possédait des fabriques jouissant d'une certaine réputation amplement justifiée du reste.

Les voyageurs traversèrent le bourg sans ralentir l'allure de leurs chevaux. Entrés par un côté, ils ressortirent par l'autre.

Cependant, leur intention n'était pas d'aller loin ainsi, car, après avoir dépassé les dernières maisons du village, ayant aperçu à cinq cents pas environ devant eux un bâtiment isolé semblant assez considérable et situé sur le bord même de la rivière, ils obliquèrent un peu à droite et se dirigèrent vers lui.

Lorsqu'ils se furent rapprochés de deux ou trois cents pas de ce bâtiment, dont l'entrée principale était sur la grande route, ils virent plusieurs charrettes et plusieurs « galdres » chargées arrêtées devant la porte, et dont les chevaux étaient occupés à manger l'avoine.

— Je crois que voilà notre affaire, dit un des voyageurs, cette auberge doit être celle qu'on nous a indiquée à Compiègne.

— En effet, mon cher Olivier, ce doit être le « Coq-Hardi. » Peut-être obtiendrons-nous enfin là des renseignements sur nos amis, dont, je vous l'avoue, je commence à être inquiet.

— Je n'en suis pas moins inquiet que vous, capitaine. Je ne comprends pas comment il se fait que, depuis que nous avons quitté Paris, nous n'en ayons pas rencontré un seul.

— Enfin ! à la grâce de Dieu ! bientôt nous saurons à quoi nous en tenir.

Le comte Olivier du Luc et le capitaine Vatan, car le lecteur a déjà sans doute reconnu les deux principaux personnages de cette histoire, pressèrent l'allure de leurs chevaux et ne tardèrent pas à atteindre l'auberge, car il n'y avait pas à s'y tromper, c'en était bien une.

Au-dessus de la porte était peinturé tant bien que mal un animal fantastique ayant la prétention de ressembler à un lion, sur la tête duquel se tenait, dressé sur ses ergots, un oiseau qui peut-être était un roq, et, vu la façon démesurée dont il ouvrait le bec, semblait chanter victoire. Au-dessus était écrit sur une seule ligne dans toute la longueur de la maison : « Au Coq-Hardi ; » ici on mange, on loge et on « boîte » à pied et à cheval.

— Allons ! dit gaiement le capitaine en s'arrêtant, puisqu'on boîte à pied et à cheval, c'est bien l'endroit que l'on nous a désigné.

— D'autant plus, ajouta le comte sur le même ton, que cette mirifique peinture suffirait à lever tous nos doutes.

Un garçon d'écurie s'approcha et prit la bride des chevaux.

Les voyageurs mirent pied à terre, se chargèrent de leurs valises et entrèrent dans l'auberge.

La salle commune, assez vaste cependant, était remplie d'individus buvant et mangeant. Il y avait de tout : des charretiers, des soldats et des bourgeois.

Le capitaine jeta un regard circulaire autour de lui, il tressaillit légèrement et s'avança, suivi du comte, vers une table un peu isolée occupée seulement par deux voyageurs qui se préparaient précisément en ce moment à diriger une vigoureuse attaque contre une magnifique gibelotte placée entre eux deux.

— Eh ! fit en riant le capitaine, on s'asseyant sans façon auprès d'un des deux voyageurs, lorsqu'il y en a pour un, il y en a pour deux, n'est-ce pas, filleul ! Tu aimes trop ton parrain pour le laisser mourir de faim, faute d'une bouchée de cette gibelotte qui exale un parfum si délicieux.

— Ah ! pardieu ! parrain, répondit gaiement Double-Épée, il n'y a que vous pour arriver ainsi à temps.

— En voilà une agréable surprise ! ajouta le second voyageur, qui n'était autre que Clair-de-Lune. Eh bien ! vous me croirez si voulez, capitaine, je m'en doutais ; je disais, il n'y a qu'un instant, à Double-Épée : il est impossible que le capitaine qui a tant de flair ne sente pas cette gibelotte à deux lieues à la ronde et ne vienne pas en prendre sa part.

Les premiers compliments terminés, et ce ne fut pas long, le capitaine et le comte prirent place auprès des deux Vaurions, se firent apporter ce qui leur manquait, puis tous quatre commencèrent gaiement à déjeuner.

— Il y a longtemps que vous êtes ici ? demanda le comte.

— Nous sommes arrivés il y a à peine une demi-heure, répondit Double-Épée.

— Diable ! voilà qui est fâcheux !

— Pourquoi cela ?

— Dame ! parce que vous ne pourrez pas sans doute nous donner des nouvelles de nos compagnons.

— Cela sera très-facile, au contraire.

— Bah !... je ne comprends pas ?

— Regardez autour de vous. Vous voyez soixante-dix ou quatre-vingt personnes, n'est-ce pas ?

— Oui !

— Eh bien ! à part les charretiers, tous ces carabins, ces soldats que vous voyez, là font partie de notre troupe. Il y en a comme cela dans toutes les auberges ; on ne rencontre qu'eux, c'est une vraie bénédiction, seulement ils ont le mot d'ordre et feignent de ne pas nous connaître.

— C'est bien vu.

— Mais, fit observer Clair-de-Lune, nous voici arrivés au point où il nous faut changer de route, il est donc important qu'aujourd'hui même nous leur donnions le mot d'ordre et nous leur assignions un nouveau rendez-vous.

— En effet, dit le comte ; ceci est très important, mais comment faire ? Je ne les connais pas, moi ?

— Oh ! qu'à cela ne tienne, je les connais moi, Clair-de-Lune les connaît aussi ; ce que vous ne pouvez faire, nous le ferons, nous.

— Mais comment les rejoindre ?

— Oh ! cela est bien facile : convenons d'abord de la route que nous voulons prendre et du point où sera placé le rendez-vous général ?

— Oui, fit le comte, d'autant plus que, lorsque nous approcherons du théâtre de la guerre, il est important que nous ne soyons plus isolés et que nous ne marchions plus à la débandade.

— Eh bien ! quel endroit choisissons-nous ?

— Je crois que nous devons continuer à marcher chacun de notre côté jusqu'à ce que nous arrivions au village de Caylus, là, nous nous trouverons presque sur les derrières de notre armée, nous n'aurons que très-peu de chose à redouter des troupes royales, pendant que nous nous organiserons dans les bois qui entourent le village, nous expédierons à M. le duc de Rohan un courrier qui lui annoncera notre approche. Est-ce bien ainsi ?

— Parfaitement, dit le capitaine ; il était impossible de mieux résoudre la question. Mais la route est longue d'ici à Caylus.

— Nos hommes ne sont-ils pas tous montés ?

— Ils le sont en effet, mais je connais nos gaillards, si nous ne leur donnons pas quelques pièces d'or, nous courons grand risque de ne remettre jamais la main sur eux.

— Vous savez, capitaine, que je vous laisse libre d'agir à

vosre guise ; depuis longtemps déjà, je vous ai autorisé à faire ce qu'il vous plairait à ce sujet.

— Alors ne vous occupez de rien ; je me charge tout arranger.

Tout en causant ainsi, les voyageurs avaient achevé de déjeuner.

Le capitaine dit deux mots à voix basse à Clair-de-Lune. Celui-ci se tourna alors vers un gros homme pansu et joufflu sérieusement occupé à une table placée à quelques pas de là, à vider jusqu'à la dernière goutte un immense pot de vin du orlé qui commençait à sonner creux.

— Eh ! Macrombicho, cria Clair-de-Lune.

Macrombicho posa son pot sur la table et regarda le vaurien.

— Que désirez-vous, mon capitaine dit-il d'un air béat, tout en clignant de l'œil avec un sourire narquois.

— Qu'as-tu fait de ton inséparable ?

— Le digne frère Boncorbeau doit être non loin d'ici, occupé à louer le Seigneur.

— C'est-à-dire, reprit le Vaurien, il est ivre-mort depuis hier-soir, il n'y a rien à en tirer.

— Diable soit de l'ivrogne, ! tu sais que si tu continues encore cinq minutes sur ce ton, je te brise les os, fit le capitaine avec un mouvement de colère.

— Mon Dieu ! que ces chefs ont peu de patience.

— Encore ? s'écria Clair-de-Lune en se levant à demi.

— Eh ! ne plaisantons pas, capitaine ! s'écria Macrombicho. C'est fini, ça que j'on faisais c'était pour m'entretenir la main.

— Voyons, es-tu ivre ?

— Je n'ai encore bu que trois bouteilles depuis que je suis éveillé.

— Alors il te reste encore quelques lucres de raison ; écoute bien ceci, maraud : le lieutenant Double-Épée va se rendre avec toi à l'endroit où vous êtes campés, es-tu en état de l'y conduire ?

— Parfaitement, capitaine, dit l'autre en se levant.

— C'est bien, attends.

Clair-de-Lune se tourna alors vers Double-Épée.

— Tu vas suivre ce drôle, lui dit-il. Tu réuniras les dix chefs d'escouade, tu leur donneras l'ordre de se rendre ici au plus vite, tandis que leurs compagnons attendront leur retour dans le fond de la saulaie. Tu m'as compris, Double-Épée ?

— Pardieu ! à moins d'être imbécile !

— Eh bien ! va, mon fils, nous t'attendons ici.

Double-Épée se leva et sortit en compagnie de Macrombicho. La salle commune de l'auberge s'était peu à peu vidée ; on commençait à s'y trouver plus à l'aise. A part nos trois personnages, deux seuls individus restaient, l'un était un charretier complètement ivre dormant étendu tout de son long sur un banc, et l'autre, un tout jeune homme de dix-neuf à vingt ans, au plus, grand, svelte, bien fait, aux longs cheveux blonds comme des épis mûrs tombant en désordre sur ses épaules et auquel une barbe naissante, fauve et floconneuse donnait quelque chose de hardi et de décidé qui faisait plaisir à voir.

Ce jeune homme portait un costume de page, un peu défraîchi par l'usage, mais ne manquant pas d'une certaine élégance. Il avait au côté une dague et une courte épée ; son feutre étaient posés sur la table auprès de lui, ses bottes lui montaient jusqu'aux genoux, et étaient garnies de formidables éperons. Le nez légèrement retroussé de ce jeune homme, son œil vif, ses yeux noirs, dont les sourcils étaient blonds, les taches de rousseur qui saillaient à profusion son visage lui donnaient à la fois une physionomie spirituelle, narquoise et sympathique.

Le coude sur la table, la tête dans la paume de la main, le jeune homme, tout en semblant réfléchir, suivait attentivement la conversation de nos trois personnages, qui eux n'avaient pas encore fait attention à lui.

— Voilà qui est fait, dit Clair-de-Lune, lorsque Double-Épée eut quitté l'auberge. Ai-je arrangé les choses à votre convenance, mes maîtres ?

— Mon cher chevalier, répondit en souriant le comte, on ne pouvait mieux faire, vous êtes décidément un homme précieux.

— Bah ! fit le vaurien de son air narquois, maintenant, si vous voulez, laissons là les chevaliers, monsieur le comte, nous sommes à la campagne, appelez-moi Clair-de-Lune.

— Si vous le préférez, ça m'est égal.

— Oui, sérieusement ; figurez-vous que lorsque vous m'appellez chevalier, je suis tenté de me retourner pour voir si la personne que vous appelez n'est pas derrière moi.

— Allons ! soit, monsieur, puisque vous le désirez, dorénavant je vous appellerai Clair-de-Lune.

— C'est cela, au moins je saurai à quoi m'en tenir.

— Ah ! ça, dit Vatan, maintenant il nous faut voyager de compagnie ; on ne sait ce qui peut arriver ; quatre hommes résolus peuvent, le cas échéant, opposer une sérieuse résistance. Qu'en pensez-vous, Olivier ?

— Moi, rien du tout, dit le jeune homme en hochant la tête, je ferai ce que vous voudrez.

— Voilà ce que j'appelle être de bonne composition.

— Que voulez-vous, c'est plus fort que moi, j'éprouve un sombre pressentiment qui me serre le cœur depuis notre départ de Paris ; il me semble que quelque danger terrible, inévitable, doit bientôt fondre sur moi. D'où provient ce pressentiment, je ne saurais le dire ; mais plus je vais, plus le temps s'écoule, et plus il me serre le cœur. C'est une folie, me direz-vous, de se laisser aller ainsi à ses impressions, mais il y a dans ces sentiments instinctifs quelque chose dont on ne peut triompher et que malgré soi l'on doit subir.

— Je comprends parfaitement ce qui vous arrive, mon cher comte, dit le capitaine ; j'ai moi-même, à plusieurs reprises, éprouvé des pressentiments semblables ; avant une bataille où je devais être blessé, pas exemple ; aussi je me garde bien de rire de telles choses, je considère ces pressentiments comme un avertissement que donne l'âme, toujours en éveil, à la matière afin qu'elle se sauvegarde. Malheureusement cet avertissement est donné d'une façon si vague, si mystérieuse qu'il n'atteint pas le but que sans doute il se propose, nous fait horriblement souffrir et ne nous est d'aucune utilité réelle. Les organisations d'élite, les âmes fortement trempées méprisent ces pressentiments et font bravement leur devoir, quoi qu'il puisse en advenir.

— Ainsi ferai-je, capitaine. Si je vous ai parlé de cela, c'était tout simplement afin que plus tard, lorsque l'événement que je redoute arrivera, vous ne soyez pas étonné de m'entendre vous dire : Je le savais.

— Mon Dieu ! mon cher comte, nous autres Occidentaux, nous sommes des niais, tenez, j'ai connu un vieux Turc, moi, à Mesoul, qui avait un principe excellent : chaque fois qu'il lui arrivait un événement fâcheux quelconque, mon gaillard, au lieu de se chagriner, haussait tranquillement les épaules et se bornait à dire : « Cela devait être ainsi. » Vous voyez d'ici l'effet, n'est-ce pas ? il arrivait de cela que lorsqu'il n'avait qu'une oïsse cassée il se trouvait très-heureux en songeant à ce qui aurait pu lui arriver davantage.

— C'est vrai ! capitaine, dit en souriant le comte ; mais nous ne sommes pas des Orientaux, nous autres.

En ce moment Double-Epée rentra.

— Eh bien ? lui demanda le comte.

— C'est fait, répondit le jeune homme ; les dix chefs d'escouade me suivent ; ils seront ici dans cinq minutes.

Le capitaine hoché la tête.

— Si nous sortions ? dit-il.

— Pourquoi ? fit le comte, puisque ces hommes vont venir.

— C'est justement pour cela. Ce que nous avons à dire à nos hommes ne regarde que nous ; il y a ici des oreilles de trop. Je n'aime pas, ajouta-t-il d'un air ironique, je n'aime pas les charretiers ivres qui roulent les yeux tout grands ouverts, et les pages qui soignent de rêver à leurs amours en écoutant ce que l'on dit autour d'eux.

A peine le capitaine avait-il achevé de prononcer ces paroles que l'ivrogne se dégrisa subitement, bondit sur ses pieds et s'élança vers la porte, sans doute pour fuir.

Mais, plus rapide que la pensée, le page se leva brusquement, bondit à sa rencontre, et, d'un coup de poignard droit au cœur, il le jeta mort à ses pieds. Le coup fut si adroitement adressé que le pauvre diable ne put même dire : ouf !

Tout cela se passa avec une rapidité telle que les assistants ne purent ni intervenir, ni s'y opposer.

— Qu'avez-vous fait ? s'écria le comte s'élançant vers le page.

— Vous le voyez, répondit froidement celui-ci ; j'ai tué cet homme.

— Malheureux ! pourquoi ce crime ?

— Un orime ? fit-il en haussant dédaigneusement les épaules. Regardez ce misérable au visage et vous jugerez ensuite quel est le criminel de lui ou de moi.

— Mahom ! s'écria le capitaine, qui s'était agonisé près du cadavre et lui avait enlevé la perruque et la fausse barbe qui le défiguraient.

— Oui, Mahom ! reprit le page, Mahom ! l'âme damnée de la comtesse Diane de Saint-Hyrem, votre implacable ennemie.

— Mais vous, qui êtes-vous ? reprit le comte.

— Moi, fit-il avec un ricanement amer, vous le voyez, je suis un assassin.

Cependant l'hôtelier en ses garçons étaient accourus et regardaient effarés le corps étendu au milieu de la salle.

Le capitaine se tourna vers le cabaretier, et lui mettant une bourse dans la main :

— Tenez, mon brave, lui dit-il, prenez ceci pour payer le savon avec lequel vous laverez le sang dont on a si malencontreusement taché le pavé de votre salle. Cet homme n'est pas du pays, c'est un mauvais drôle, un bohémien ; il a été tué dans une rixe ; la rivière est trop près de la porte de votre jardin pour que vous laissiez la maréchaussée intervenir dans cette affaire. Mettez à ce gaillard-là une bonne pierre au cou, enveloppez-le dans sa limousine et jetez-le à l'eau, c'est ce qu'il y a de plus simple, allez ! Vous n'êtes pour rien dans ce qui s'est passé.

— Cependant, monsieur, fit l'aubergiste d'un air peu convaincu tout en faisant sauter la bourse dans sa main, si je garde le silence, je me rendrai ainsi complice d'un crime.

— Alors, à votre aise, mon hôte, rendez-moi cette bourse et appelez la maréchaussée ; seulement je vous avertis que nous sommes de riches et puissants seigneurs, tandis que vous autres vous n'êtes que des manants. Nous dirons que c'est vous et vos

garçons qui avez tué cet homme. Vous serez pendus haut et court. Voilà ce qu'auront valu à vous et aux vôtres vos scrupules de conscience.

— Je crois que vous avez raison, mon gentilhomme, répondit l'hôtelier d'un air pensif. Il est toujours inutile de faire intervenir la maréchaussée dans ses affaires particulières.

— Surtout quand on est aubergiste, n'est-ce pas, mon hôte ? Allons, mettez cette bourse dans votre poche, enlevez ce drôle, lavez le sang, apportez-nous du vin et qu'il ne soit plus question de tout cela ! Ah ! mon Dieu ; nul ne s'apercevra de la disparition de cet individu ; il n'était pas assez utile sur la terre pour cela.

— Oui, oui, vous avez raison, mon gentilhomme. Le plus court est de faire ce que vous voulez. Vous allez être bbéi.

En effet, cinq minutes plus tard, il ne restait plus trace du meurtrier qui venait de s'accomplir, et Mahom, le serviteur si fidèle et si dévoué de la comtesse Diane de Saint-Hyrem, s'engloutissait pour jamais dans les eaux bourbeuses de la Verre.

— Venez un peu par ici, mon brave garçon, dit le capitaine au jeune page qui était resté debout au milieu de la salle ; tandis que les trois voyageurs avaient repris leurs places comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé.

— Me voici ! monsieur, répondit le jeune homme en s'approchant ; que désirez-vous de moi ?

— Causer avec vous tout simplement. J'aime les gens expéditifs ; vous êtes un gaillard qui n'y allez pas de main morte, sictro ! C'est affaire à vous ; vous avez la main diantrement rude, Corbieux ! comme vous y allez ! Tenez, buvez ceci, cela vous remettra.

Et il lui présenta un verre plein jusqu'aux bords.

Le jeune homme prit le verre et le vida d'un trait, après avoir salué les assistants.

— Allons, je crois que je pourrai faire quelque chose de vous, reprit en riant le capitaine. Vous buvez bien, vous frappez fort... Oh ! oh ! vous irez loin si vous n'êtes pas pendu, mon camarade ; c'est moi qui vous le prédis. Maintenant, causons un peu, voulez-vous ?

— Je ne demande pas mieux que de vous répondre, monsieur, parlez, me voici à vos ordres.

— Voyons, procédons par ordre : d'abord, qui êtes-vous ; et comment vous nommez-vous ?

— Monsieur, je suis un pauvre orphelin, élevé par pitié chez M. le marquis de Barbantane ; je me nomme...

— Claude Aubryot ! s'écria vivement le comte ; maintenant, je reconnais cet enfant ; je me rappelle l'avoir vu souvent, en effet, chez M. de Barbantane. Et vous, me reconnaissez-vous, mon ami ?

— Oh ! oui, monsieur, répondit le jeune homme avec une émotion touchante ; vous avez été si bon pour moi que votre souvenir est resté là gravé dans mon cœur !

— Mais comment se fait-il, mon enfant, que vous, que j'ai laissé au château de Barbantane, aimé et considéré par tous et surtout par le marquis et la marquise, je vous retrouve ici et que vous vous présentiez à ma vue d'une si étrange façon ?

— Mon histoire est courte, monsieur le comte, vous la connaissez en partie, je n'insisterai donc pas sur les détails. Monsieur le marquis de Barbantane a toujours été pour moi d'une bonté telle que je l'aimais comme s'il eût été mon père.

— Vous l'aimiez, Claude, le haïssez-vous donc à présent ?

— Oh ! non, monsieur le comte, vous ne me comprenez pas ;

je ne lais pas M. de Barbantane, jô le pleure ; il a été il y a quinze jours tué à la chasse par un loup furieux. Malheureusement pour moi, si M. le marquis de Barbantane m'aimait, il n'en était pas ainsi des autres personnes du château ; je ne veux et ne dois accuser personne, surtout mes bienfaiteurs. A peine M. le comte eut-il rendu le dernier soupir, son corps, à peine refroidi, n'était pas encore inhumé, que déjà mon congé m'était signifié et l'on m'obligeait à quitter le château. La seule grâce que je pus obtenir, ce fut que l'on m'accorderait une lettre de recommandation pour vous, monsieur, pour vous qui avez toujours été si bon, si obligeant pour moi et ailliez désormais être mon seul protecteur.

Ces paroles furent prononcées avec une émotion si vraie que le comte et ses compagnons se sentirent attendris par cette touchante douleur.

— Continuez, mon enfant, dit doucement Olivier.

— Que vous dirai-je de plus, monsieur le comte ? Madame de Barbantane eut un instant de pitié ; elle se souvint du malheureux enfant élevé dans sa famille et elle daigna m'accorder une lettre de recommandation pour vous.

En parlant ainsi le jeune homme retira un pli scellé de son pourpoint et le présenta respectueusement au comte : celui-ci le prit, mais le conserva dans la main sans l'ouvrir.

— J'écoute, dit-il.

— Je me hâtai, reprit le jeune homme, de me rendre à Ablon au château de Mauvers. Là, on m'apprit, monsieur le comte, que depuis quelque temps vous étiez à Paris, et que vous habitiez rue Tiquetonne, à l'auberge de la « Chère-Licorne. » Je partis pour Paris. J'arrivai à votre auberge deux heures à peine après votre départ ; je dis alors à maître Grippart quelles raisons me faisaient désirer vous rencontrer. Maître Grippart est un brave et digne homme ; il eut pitié de moi et ne refusa de me donner auou des renseignements que j'e lui demandai. Certain de la route que vous suiviez, je fus bientôt sur vos traces. Il y a deux jours, dans une petite ville dont je ne me rappelle plus le nom, un peu avant Compiègne, mon cheval se déterra et je fus malgré moi contraint de passer la nuit dans l'auberge où j'étais descendu. C'était un dimanche ; les ouvriers ne venaient de travailler. Ce contre-temps me peina beaucoup ; cependant, force me fut de me résigner ; je demandai une chambre ; j'e me fis servir un morceau sous le pouce, et je m'enfermai chez moi comme un boudeur. La chambre que j'occupais n'était séparée de la chambre voisine que par une légère cloison. Deux voyageurs se trouvaient dans cette chambre : un homme et une femme. J'entendis toute leur conversation qu'il serait trop long de vous rapporter. L'homme que l'on nommait Mahom s'engageait envers Mlle de Saint-Hyrem, sa maîtresse, dont je reconnus parfaitement la voix, car j'avais eu plusieurs fois occasion de la voir lorsque mon maître était allé à Mauvers vous faire visite, monsieur le comte, Mahom s'engageait donc, ainsi que je vous l'ai dit, à se mettre à votre poursuite et à vous assassiner à la première occasion qui se présenterait à lui. Mon parti fut pris aussitôt ; avec la pointe de mon poignard je fis un trou dans la cloison afin de pouvoir examiner les traits de ce scélérat et de bien les graver dans ma mémoire, puis je descendis à pas de loup, je sellai mon cheval et je partis, bien que le pauvre animal fut déferré et que la nuit fût noire. J'arrivai ici une heure avant cet homme. J'eus tout le temps nécessaire pour étudier ses allures. Il ne me connaissait pas ; naturellement, ne se sentant pas épié, il ne se défiait pas de moi ; la surveillance m'était donc facile ; vous savez le reste, monsieur le comte.

— Oui, et je te remercie, Claude tu es un brave garçon, tu ne pouvais mieux débiter à mon service qu'en me sauvant la vie. Sois-moi fidèle, enfant ! je jure Dieu que je te ferai un bel avenir !

— Meroi, monsieur le comte, vivre près de vous est tout ce que je désire ; je saurai me rendre digne de vos bontés.

— Bien, enfant, dès ce moment je t'attache à ma personne, il ne tiendra qu'à toi que nous ne nous séparions plus.

Et il tendit sa main au page qui s'inclina et la baisa respectueusement en murmurant avec émotion :

— Oh ! jamais je ne vous quitterai, monsieur le comte.

— Corbieux ! vous avez raison, Olivier, ce page est un joli garçon ; je reviens complètement sur son compte : il m'avait d'abord inspiré de la méfiance, je ne sais pourquoi, mais enfin, c'est fini !

En entendant ces paroles, le page tressaillit imperceptiblement et fixa sur lui un regard d'une expression singulière.

— Mais, bah ! continua le capitaine, sans rien remarquer, je l'aime maintenant, cet enfant ; sois tranquille, petit, tu as de bonnes dispositions, je les cultiverai ; si tu ne deviens pas le plus grand chenapan de France et de Navarre, ce ne sera pas de ma faute, d'autant plus que tu as tout ce qu'il faut pour cela.

— Je tâcherai de suivre vos conseils et surtout les exemples que vous me donnerez, capitaine, répondit le page d'un air narquois.

— Bien risposté ! s'écria en riant Clair-de-Lune ; pardieu, vous en tenez, capitaine, il vous a mis du plomb sous l'aile.

— Quel charmant vaurien cela fera dans quelques mois ! dit le capitaine d'un air de jubilation. C'est plaisir d'instruire un tel élève !

Et il se versa une énorme rasade.

— En ce moment Macrombiche parut sur le seuil de la porte, suivi, rendons-lui cette justice, par la plus magnifique collection de bandits qui se puisse imaginer, tous gens de sac et de corde ; de corde surtout : ils la sentaient à deux lieues à la ronde.

Macrombiche s'avanga vers la table, à deux pas de laquelle il s'arrêta. Il fit un salut respectueux, et indiquant d'un geste peut-être un peu trop dédaigneux les braves gens qui le suivaient à la piste :

— Capitaine, dit-il en s'adressant à Clair-de-Lune, voilà les agneaux demandés !

Puis, satisfait sans doute de l'effet produit par cette excentrique présentation, il se tint, modestement à l'écart.

— Or ça, drôles, dit Clair-de-Lune après avoir un instant examiné les figures patibulaires de ses associés, êtes-vous en état de m'entendre ?

Ils se gardèrent bien de prononcer une seule parole ; mais ils saluèrent. C'était, croyons-nous, la seule réponse qu'ils étaient réellement en état d'articuler.

Clair-de-Lune hochait la tête d'un air mécontent.

— Vous serez donc toujours d'ignobles sacs-à-vin ? dit-il.

— Hélas ! capitaine, murmura un de la bande, il fait si soif !

Ce mot, parti du cœur, désarma Clair-de-Lune.

— Allez vous « baigner ! » dit-il avec dignité.

Il paraît que cette parole avait une signification particulière, car tous les drôles tournèrent sur leurs talons par un mouvement automatique et quittèrent la salle au pas accéléré.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda le comte qui ne comprenait rien à ce qui se passait.

— Vous allez voir, fit Clair-de-Lune avec un oignement d'yeux particulier.

Cinq minutes plus tard, ils reparurent, n'importe dans le même ordre. Ils étaient mouillés comme si on les avait trappés dans la rivière.

Sur l'ordre de leur chef, les braves gens avaient été héroïquement piquer une tête dans l'auge qui servait à donner à boire aux chevaux.

Ils étaient pâles, défaits, mais cependant assez rassés pour comprendre ce qu'on leur disait.

— Maintenant nous pouvons causer, n'est-ce pas ? dit Clair-de-Lune d'un air de satisfaction.

— Oui, capitaine, répondit bravement, au nom de tous, Macrombiche qui avait profité de l'occasion pour s'administrer lui aussi, une petite douche dont au reste il avait vraiment besoin.

— Silence dans les rangs ! reprit Clair-de-Lune. Voici l'ordre et la marche. Tâchez de ne pas l'oublier. Vous allez immédiatement partir pour Caylus, vous devez être arrivés dans dix jours, vous n'entrerez pas dans la ville, vous camperez dans le bois autour du village.

Puis après une pause :

— Vous aurez soin surtout de ne commettre aucune de ces erreurs qui souvent occasionnent de si sérieux désagréments aux troupes même les mieux disciplinées ; vous m'avez compris, n'est-ce pas ? Tous ceux d'entre vous qui, dans dix jours, seront présents, avec cheval, armes et bagages, à midi précis, à la revue qui sera passée dans les bois de Caylus, toucheront chacun vingt pistoles. Ceux qui arriveront en retard, ne serait-ce que d'une heure, seront impitoyablement renvoyés. C'est compris, n'est-ce pas ?

— Oui, capitaine répondirent les Vauriens en s'inclinant avec respect.

— Il n'est pas défendu de piller sur votre route ; seulement, il faut convenablement plumer la poule et sans la faire crier, vous m'entendez bien ?

— Oui, capitaine.

— Maintenant, il vous est octroyé pour votre voyage quatre pistoles à chacun.

— Oh ! firent ils avec jubilation et en tendant instinctivement sa main.

— Mais, reprit froidement Clair-de-Lune, sans paraître remarquer les gestes de ses subordonnés, comme vous êtes sujets à caution, mes drôles, et que si l'on confiait une aussi grosse somme à votre probité, il est évident qu'on ne vous reverrait jamais...

— Oh ! firent-ils avec un geste de dénégation désespérée.

— Je sais ce que je dis, reprit imperturbablement Clair-de-Lune, or, comme il est évident, dis-je, qu'on ne vous reverrait jamais, sur ces quatre pistoles, une seule vous sera remise quant à présent ; les trois autres vous seront données après la revue des bois de Caylus.

Les Vauriens voulurent protester : la condition leur paraissait dure ; mais, d'un côté, ils avaient la conscience de leur coquinerie ; de l'autre, ils savaient que Clair-de-Lune n'était pas homme à se laisser attendre quand une fois il avait pris une résolution ; donc, bon gré mal gré, ils se résignèrent.

— Voici quatre cent cinquante et quelques pistoles, reprit Clair-de-Lune, en leur mettant dans la main un sac aux flancs rebondis et passablement lourd ; vous n'êtes tout au plus que quatre cent cinquante ; donc vous aurez du bénéfice ; je vous

autorise à partager le surplus entre vous dix, maintenant, allez, j'ai foi en vous, d'autant plus que vous savez que si vous me jouez un tour de votre façon, il me sera facile de vous atteindre, et que je sais comment vous faire payer vos dettes. N'oubliez pas de donner aux trois cents recrues du capitaine Vatan l'argent qui leur revient. Partez ! et que dans une heure il n'y ait plus un seul d'entre vous par ici.

Les Vauriens saluèrent et sortirent en escortant Macrombiche qui portait le sac comme une relique.

— Croyez-vous qu'ils feront strictement ce que vous leur ordonnez ? demanda le comte d'un air de doute.

— Cela leur semblera dur, répondit en souriant Clair-de-Lune, mais je connais mes drôles, et ils me connaissent, ils savent que s'ils me trompaient cela leur coûterait très cher, ils se garderaient bien de me désobéir.

— Eh ! que faisons-nous ? dit le capitaine.

— Et mais, nous partons, il me semble, répondit le comte.

— Alors, en route ! Solde la dépense, filleul. As-tu un cheval, petit ?

— Oui, capitaine, répondit le page.

— Alors va le chercher, mon agneau, il n'est que temps, nous allons faire une course dont tu me donneras des nouvelles ce soir.

Le page se hâta d'obéir.

Les quatre hommes se levèrent ; Double-Epée solda grassement la dépense, ainsi que cela avait été convenu ; les garçons amenèrent les chevaux, et cinq minutes plus tard, les cinq cavaliers galopèrent à toute bride dans la direction de Compiègne, où ils allaient, par la traverse, prendre la route du Midi.

Commencé le 1^{er} Janvier 1881 — (No. 54.) (A CONTINUER.)

INFORMATIONS

Nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. A ceux qui désireraient prendre un abonnement d'une année, nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier dernier. L'abonnement n'est que d'une piastre, payable soit par mandat-posté ou en timbres (autant que possible) de un cent de plus par cent.

Dans quelques semaines nous commencerons la publication d'un autre ouvrage. Inutile d'ajouter qu'il sera très-intéressant.

AUX MAÎTRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédierons un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRÉ à différents Maîtres de Poste, en les priant, d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs. De plus MM. les Maîtres de Poste pourront retenir la commission accordée aux agents lorsqu'ils nous enverront le montant de ces souscriptions.

LES ÉDITEURS.

" LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :
UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
Payable dans le cours des trois derniers mois :
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & OIE.,

Boîte 1080, B. de P. Montréal.

4, Rue St. Jacques.